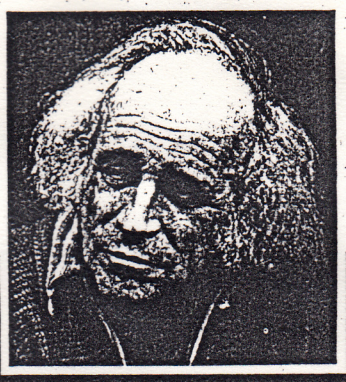




# PARIS SUR SCENE

# LÉO FERRÉ



PHOTOS PATRICK ULLMANN



Bernard Serre

*Manque de confiance en soi-même ? Excès de modestie ? A quoi donc tient l'erreur de calcul commise par Léo Ferré, lorsqu'il entreprit de montrer au public parisien un Léo Ferré nouvelle formule ? Il avait prévu de tenir au Palais des Congrès jusqu'au 30 novembre. Et le voilà contraint de jouer les prolongations, et de se donner une semaine de plus, jusqu'au 6 décembre. Exaltante rançon du succès : tous les soirs, l'immense vaisseau de l'auditorium est complètement bondé, d'un public composé en majorité de jeunes, et qui emboîte le pas à ce presque sexagénaire.*



OUI. Poète maudit, chanteur « étiqueté », Léo Ferré aura soixante ans l'an prochain : le front hautement dégarni, la célèbre chevelure hérissée, plus blanche que grise, l'indiquent ; le sourire ironique, le vivacité du regard le démentent. Et puis, dès qu'on l'approche, on sent qu'il appartient à cette catégorie de personnages qui estiment qu'il n'est jamais trop tard pour l'aventure. Il s'est relancé dans l'aventure.

Alors qu'il aurait pu, au bout d'une première vie déjà fort aventureuse, suivre Candide et cultiver son jardin, se borner, dans sa résidence d'Italie, à extraire l'huile de ses olives et le vin de ses vignes, et à imprimer ses poèmes (tout ce qu'il fait déjà), il se recommence. La page qu'il a tournée, il veut la remplir avec autre chose, avec une autre personnalité, qui serait toujours Léo Ferré.

Pour réaliser, comme il le proclame lui-même, un de ses rêves d'enfant, il a voulu assumer la direction d'un orchestre. Et quel orchestre ! Les incomparables exécutants des Concerts Passadoup ; les chorales Raphaël Passaquet, Alborada et Olympos, sont mis à sa disposition pour jouer Léo Ferré, et aussi Beethoven et Ravel.

Le résultat, comme il fallait s'y attendre, appartient au genre le plus insolite qui soit. Il est, certainement même, unique en son genre : c'est la révolution du solitaire.

Le chef d'orchestre n'est pas en habit, mais en blouson - noir - largement décoloré ; les musiciens n'ont pas revêtu le smoking, mais des pulls - noirs - à col roulé ; le chef ne tourne pas le dos au public, il lui fait face, tout au bout d'une allée qui coupe son orchestre en deux groupes. Tout l'appareil classique est bouleversé : ce n'est pas du « show », ce n'est pas un concert, cela procède des deux à la fois. Et

# CHEF D'ORCHESTRE : TOUJOURS UN "OISEAU BIZARRE"

cela désoriente, au départ. Le chef n'a pas de pupitre, pas de baguette. Une lumière blafarde tombe sur ses bras nus. Il n'a pas les gestes du chef, pas de ces mouvements amples, enveloppants, solennels qui marquent la domination. Ce que l'on voit, tout au fond de la scène, évoque un automate aux mouvements saccadés, coudes collés au corps. Et puis l'automate se met à chanter, à réciter quelquefois à chuchoter dans un silence impressionnant, un texte fait de mots magiques alignés à la file ; il s'anime soudain, emporté par la magie des mots, va et vient au centre de l'orchestre, court dans son allée et respire abondamment sous les feux multicolores des projecteurs.

Et, malgré ce comportement qui bouleverse toutes les habitudes, les musiciens de l'orchestre, et les chœurs, réalisent de la musique, celle de Léo Ferré, celle de Beethoven ou celle de Ravel. Le chef, lui, réalise son rêve d'enfant, ce rêve qu'il évoque dans cette plaquette de vers libres « L'Espoir » : « J'avais l'âge de Mathieusalem mon fils... Je dirigeais alors des orchestres fantômes Et le batteur n'en croyait pas ses tambourins C'était moi, le batteur, et puis le violoncelle

Et l'alto et la flûte et puis le cor anglais J'inventais des sons vierges à la rue ma copine

J'étais beau sous la musique Mathieusalem...

- Depuis quand, Léo Ferré, êtes-vous mordu de musique ?

- Depuis que je suis tout petit. Vous savez, je suis né en 1916, et, dans ma jeunesse, nous ne connaissions pas le transistor qui apporte maintenant, à longueur de journée, de la musique, bonne ou mauvaise. Mais j'avais un vieil oncle, qui me passait parfois sur son phonographe des disques d'opéra italien. Et surtout je sentais en moi monter ce chant intérieur qui m'étouffait, ce chant qui sortait malgré moi. Je pensais que tout le monde était comme moi, et puis un jour, je me suis aperçu que j'avais quelque chose en trop, ou en moins. Ce chant intérieur, il a fallu que je l'exprime...

La musique m'a toujours pris, et j'ai voulu la communiquer, aux autres, même au prix d'une erreur. L'erreur, il faut savoir la faire. Je joue autant pour le public que pour me faire plaisir. Et je suis avant tout chanteur de variétés, et totalement différent d'un chef d'orchestre habituel.

Mais si vous en êtes venu à diriger, quand même, 140 musiciens, cela ne correspond-il pas à la satisfaction d'un plaisir notamment celui de dominer, d'être le maître d'un gigantesque instrument de musique ?

## LA JOIE D'UNE COMMUNION

PLAISIR, oui, mais ce n'est pas le plaisir de se montrer, attention : celui-là, j'ai eu l'occasion de l'avoir, depuis 25 ans... Non, c'est la joie d'une communion qui arrive avec le geste, c'est d'avoir la musique au bout des mains, et puis les types qui sont avec moi, qui me suivent... Parce qu'il est indéniable, qu'avant tout, le chef d'orchestre a besoin de l'orchestre. Et si les mecs de l'orchestre sont bien avec lui, c'est merveilleux, il n'y a pas de problème. En plus de la musique, il y a ce qui n'est pas écrit : le cœur, l'amour. C'est peut-être difficile à faire comprendre...

Comme une sorte d'exaltation, jusqu'au sublime, de l'esprit d'équipe ?

En quelque sorte, oui. Et puis, diriger un orchestre, cela m'a été facilité parce que j'ai un long métier de chanteur, qui m'a donné la lucidité et l'aisance nécessaires pour affronter le public. Ce métier de chanteur m'a servi beaucoup. Si j'avais été un chef d'orchestre de métier, et que j'aie décidé d'écrire ce que j'écris avec ma voix, et de faire ce que je fais, je ne pourrais pas le faire.

Il y a donc, dans ce spectacle, un côté « mise en scène » qui procède de votre aspect « chanteur ». Avant l'aventure du Palais des Congrès, aviez-vous étudié sur le vif la possibilité d'une telle présentation ?

- L'an dernier, à l'Opéra Comique (nous avions alors

de toutes petites loges, pas du tout comparables aux immenses dépendances du Palais des Congrès), je me suis lancé dans la carrière de chef d'orchestre avec « la chanson du mal aimé », et en faisant ensuite mon tour de chant habituel, avec 4 ou 5 musiciens. Cette année, j'ai vu plus grand, avec de véritables orchestres, en Suisse d'abord, la Chaux-de-Fond et Berne, en février, puis en Belgique, Charleroi et Bruxelles, fin septembre : j'avais mis alors Beethoven et Ravel au programme. Je me souviens : j'avais aussi dirigé, en 1954, à Montecarlo, la « Chanson du mal aimé », très malhabilement d'ailleurs... Vous voyez, cela remonte à très loin...

Une question saugrenue : sur vos affiches, figurent des références à deux maisons de disques différentes. Pourquoi ?

Je n'appartiens pas à deux maisons de disques. Mais il se trouve que mon contrat avec la première maison (Barclay) qui possède 40 microillons de moi, se terminait l'an dernier, le 1<sup>er</sup> novembre 1974, et qu'il existe une clause « option » qui me retire le droit de signer un disque pendant 2 ans. J'ai

donc le bec cloué pour 2 ans. Alors je me suis arrangé avec une deuxième maison (C.B.S.) qui m'a fort bien reçu. Pia Colombo, une camarade que j'aime beaucoup, me prête sa voix pour mes chansons, et de mon côté, j'enregistre comme chef d'orchestre. Je respecte la clause, tout en jugeant idiot, en la considérant comme une atteinte à la liberté du travail. On voulait peut-être me faire mettre à genoux, mais je me mets à genoux quand je veux... Et je chante quand je veux, ici de 4 000 personnes. Et demain je n'aurai peut-être plus ma voix...

Cette voix, à laquelle vous n'épargnez pas la cigarette - brune ou forte - vous lui accordez donc la plus grande importance.

## J'ÉTAIS UN "OISEAU BIZARRE"

LA plus grande. J'ai la voix que j'ai, et j'ai toujours écrit pour ma voix. Tout ce que j'ai écrit, personne ne l'aurait chanté. De telle sorte que, il y a 25 ans, je me suis heurté à l'Incompréhension. J'étais

Collaboration :

Marcel FALEMPIN et Didier LEON

un oiseau bizarre. Et il a fallu que je chante moi-même mes chansons. Je vivotais. De cabaret en cabaret, je chantais pour 40 personnes. Mais je crois, même si cela paraît un paradoxe, que j'avais plus de chance que les jeunes de maintenant. Oui, malgré la radio et le disque, les jeunes de maintenant ont moins de chance d'émerger que nous autrefois. Il y a une telle foule ! Ils en sortent, l'espace d'un « tube », et puis ils replongent...

A propos du « tube », seriez-vous capable d'enregistrer quelque chose qui ne vous plairait pas, mais qui serait très rentable ?

D'abord, il faut mettre les choses au point : personne ne sait à l'avance ce qui fera un « tube ». On peut en faire un avec Mozart... Cela s'est fait. Quant à moi, faire quelque chose qui ne me plairait pas, il ne saurait en être question. Je ne peux même pas envisager une telle éventualité.

- Est-ce une façon de défandre votre réputation de chanteur « engagé » ?

Engagé, c'est là vraiment une étiquette que je refuse.

J'écris et je chante les idées qui me plaisent, d'abord. Cela peut déplaire à certains et provoquer l'enthousiasme des autres. Mais je ne suis pas un personnage politique. Je ne suis pas un tribun, et ne veux pas l'être ! Je suis formellement contre le mot même d'engagement, contre le parti-pris. Ecrire de la musique, écrire des paroles quand on est engagé dans un parti, cela ne donne rien de bon.

Moi, je ne me considère pas comme engagé...